

SH 20

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

CENTRE ORSTOM DE CAYENNE  
GUYANE FRANCAISE

Marie-José JOLIVET  
Sociologue  
Chargée de Recherches

ARCHIVES SH 20

MF

F

Sortie Interdite

COMMUNICATION AU CONGRES NATIONAL  
DES GEOGRAPHEES BRESILIENS

Tenu à PRESIDENTE PRUDENTE  
Etat de SAINT PAUL  
Du 1er au 8 Juillet 1972

Fonds Documentaire ORSTOM



010010211

Fonds Documentaire ORSTOM  
Cote: B\*10211 Ex: 1

RESUMÉ

La société guyanaise est déterminée par l'enchaînement des situations passées : en succédant presque sans transition à la situation d'esclavage, la fièvre de l'or a fortifié la réaction individualiste provoquée par l'émancipation, et a empêché les groupes ruraux naissants de se constituer en véritables communautés créoles. Le pays s'est alors installé dans un état de crise socio-culturelle, lequel est devenu manifeste à partir du moment où l'or a cessé d'alimenter sa justification économique et psychologique.

Actuellement, la "solution départementale" essaie de juguler la crise par une politique d'assistance. Mais elle ne fait que prolonger le règne de la motivation économique individuelle, et par là-même ajourne, sans le résoudre, le problème de l'intégration villageoise : si les bourgs du littoral subsistent, ils sont dépourvus de toute authenticité et ne doivent leur existence qu'à leur qualité de cadres administratifs.

RESUMO

A sociedade guianêsa é determinada pelo encadeamento de situações passadas : sucedendo quasi sem transição à situação de escravidão, a febre de ouro fortificou a reação individualista provocada pela emancipação e impediu os grupos rurais nascentes de se constituir em verdadeiras comunidades crioulas. O país se instalou então num estado de crise socio-cultural à qual se tornou manifesta a partir do momento em que o ouro cessou de alimentar sua justificação econômica e psicológica.

Atualmente, a "solução departamental" tenta extinguir a crise através de uma política de assistência. Porém ela não faz que prolongar o reino da motivação econômica individual e por isso mesmo adia, sem o resolver, o problema da integração camponesa. Se as povoações do litoral subsistem, elas são desprovidas de toda autenticidade e devem sua existência à qualidade de quadros administrativos.

## LA PRESENCE FRANCAISE EN GUYANE

### DE L'ESCLAVAGE A LA DEPARTEMENTALISATION : UNE APPROCHE SOCIOLOGIQUE

#### APERÇU DE LA GUYANE

La Guyane se caractérise par une double opposition entre l'intérieur et la bande littorale d'une part, la côte Est et la côte Ouest d'autre part.

Souvent parcouru par des missions d'exploration durant ces trois derniers siècles, l'intérieur est relativement bien connu, mais pratiquement vide de population : 2.500 personnes se disséminent par petits groupes sur ses 80.000 Km<sup>2</sup> de forêt équatoriale. Il s'agit surtout de populations tribales (Indiens et Noirs marrons) qui ont conservé une organisation traditionnelle, et sont restées en marge de la population guyanaise proprement dite.

Cette dernière s'est constituée avec la colonisation esclavagiste : ce sont les Créoles qui résident principalement sur la côte. Ils représentent quelques 40.000 personnes qui se distribuent au sein des 10.000 Km<sup>2</sup> de terres basses et de plaines du littoral ; mais la petite "Ile de Cayenne" en regroupe à elle seule plus de 60 % : les campagnes guyanaises sont donc très faiblement peuplées, tout particulièrement à l'Est.

Installés au bord des rivières, les bourgs de l'Est ne sont accessibles que par avion ou bateau : c'est-à-dire qu'ils sont restés jusqu'à nos jours dans un grand isolement. Pourtant, les terres basses y sont fertiles comme l'ont montré les polders de Guisan au XVIIIème siècle. Mais cet enseignement n'a pas été suivi, et l'actuel village de Régina n'en a rien conservé : on y pratique la culture itinérante sur brûlis ; les abattis de manioc s'échelonnent au long des terres hautes bordant le fleuve vers l'amont ; la chasse et la pêche apportent le complément de nourriture ; le paysan demeure isolé sur son "habitation", dans un complexe relativement proche de l'autosubsistance familiale.

A l'inverse, la construction d'une route à l'Ouest de Cayenne semble avoir véhiculé un certain changement vers la modernité. A Mana, par exemple, les agriculteurs tendent à fixer leurs abattis au long de la route, et à demander des concessions qu'ils mettent en valeur par des cultures pérennes (vergers). L'agriculture s'intensifie et devient l'activité

unique dont il faut tirer un revenu. Aussi y a-t-il un Syndicat agricole qui fonctionne comme coopérative de vente, dans le cadre d'un marché passé avec le Centre Hospitalier du département.

Mais à y regarder de plus près, les choses ne sont pas aussi simples : la tradition à Régina, le changement à Mana, sont des phénomènes plus apparents que réels. L'un et l'autre n'expriment en fait, sous des manifestations partielles, qu'une seule et même crise socio-économique, dont l'exode rural qui sévit avec autant de force ici et là, prouve clairement l'existence. Pas plus à Régina qu'à Mana on ne vivrait de l'agriculture sans l'intervention de l'administration. Et cette crise est le fruit d'une longue histoire, celle des contradictions des situations passées.

### ESCLAVAGE ET EMANCIPATION

Le mot "créole" vient de l'espagnol "criollo" et désigne la descendance locale d'une espèce importée. Dans toute l'aire caraïbe, ce terme a été appliqué aux esclaves nés sur place, par opposition aux Africains "bossales", récemment débarqués. Le Créole est donc un individu d'origine africaine qui, dès sa prime enfance, fait l'apprentissage de la civilisation des Blancs. Mais cet apprentissage se trouve limité par la situation servile dans laquelle il s'effectue, et prend tout d'abord la forme d'une destruction : la promiscuité sexuelle imposée par le maître achève de désorganiser la famille africaine déjà dispersée par le trafic négrier ; la christianisation forcée tente d'effacer les croyances religieuses ancestrales ; la vieille hiérarchie politique s'anéantit dans une organisation sociale entièrement définie par les règles des Blancs.

En réalité, le Créole reçoit des Blancs une culture qui est celle des maîtres, et dont en tant qu'esclave, il ne peut assimiler pleinement les valeurs. De plus, il reste mêlé à des Bossales porteurs de modèles africains. C'est alors une culture nouvelle où se mêlent étroitement modèles européens et modèles africains, qui se crée avec le monde créole. Toutefois, tant que dure l'esclavage, cette culture demeure jugulée par la rigidité des structures où elle est enfermée. Elle ne peut s'épanouir qu'à partir du moment où elle acquiert le droit de s'exprimer librement. C'est donc avec l'émancipation en 1848, qu'elle prend son véritable essor. En d'autres termes, elle naît dans et de l'état de crise qui est la conséquence inexorable de l'abolition de l'esclavage.

Car le premier réflexe du Créole émancipé est de concevoir la liberté comme une absence de toute contrainte sociale, ce qui aboutit à une anomie inévitable : s'il a pu conserver quelques souvenirs en matière de folklore, le Créole

a depuis trop longtemps oublié, par force, l'organisation des communautés d'Afrique pour pouvoir affirmer sa liberté reconquise par la reconstitution de son passé tribal ; d'autre part, il se voit soudain privé d'une structure sociale trop rigide et trop univoque pour être adaptable à son nouvel état. Il réagit donc en prenant le contre-pied de la condition servile, par le choix d'un individualisme forcené. Et ce choix lui est d'autant plus facile en Guyane française, que l'immensité du territoire sous-peuplé lui offre la possibilité d'assurer sa subsistance dans un isolement relatif, en partant cultiver à sa guise un abattis vivrier au bord d'un fleuve.

Cet isolement a toutefois des limites. S'ils se disséminent le long des rives, les gens restent cependant en aval, sans trop s'éloigner des villages préexistants ou naissants. Et ces regroupements géographiques, même lâches, favorisent l'éclosion d'une nouvelle vie collective. Ainsi s'ébauchent peu à peu de nouveaux modèles qui préparent à la formation de communautés rurales : à l'encontre des tendances anonymes d'isolement et d'individualisme, il se crée autour du complexe d'activités --abattis, chasse, pêche-- des petites unités d'autosubsistance familiales, que viennent cimenter certaines pratiques collectives, en particulier celle de l'entraide au travail des champs, qui est basée sur la réciprocité des services rendus.

L'anomie des lendemain de l'émancipation est donc un moment transitoire, fait de contradictions dans l'affrontement de l'individu et du groupe, mais qui laisse apparaître les potentialités d'une organisation sociale nouvelle. Et il est évident que les villages de Guyane française seraient devenus autant de communautés créoles, s'ils avaient eu le temps de parvenir à maturité.

#### LA CRISE DE L'ORPAILLAGE ET LA SOLUTION DEPARTEMENTALE

Dès 1855, on découvre de l'or dans l'intérieur, et bientôt c'est la ruée : les agriculteurs abandonnent les abattis pour monter fouiller le sol "dans les bois" ; les immigrants créoles arrivent des quatre coins des Caraïbes ; les commerçants de Cayenne multiplient les succursales dans les différents bourgs côtiers qui desservent les bassins aurifères, et à l'aide de canotiers et colporteurs, assurent le ravitaillement des mineurs dont le nombre va croissant. Et l'or devient rapidement la grande affaire, polarisant toutes les activités du pays.

En d'autres temps ou d'autres lieux, la fièvre de l'or n'aurait jamais pris une telle importance, Mais elle se propage ici au sein d'une société en proie à la crise déclenchée par l'abolition de l'esclavage. L'orpaillage y trouve alors un champ d'extension sans limite, car il offre précisément la possibilité d'un mode de vie privilégiant les tendances anonymes que les communautés nouvelles ne sont pas encore

parvenues à contraindre, d'un mode de vie susceptible d'exprimer en lui-même, toute la réaction individualiste du Créole émancipé.

En effet, grâce au système de ravitaillement organisé par les gros négociants, l'orpaillage permet la survie hors du groupe. Mû par l'espoir de faire un jour fortune, le mineur se fait le plus souvent maraudeur, c'est-à-dire travailleur solitaire sans titre ni contrat. Dans ses migrations incessantes, au gré des découvertes qui se succèdent, le Créole oublie alors l'organisation familiale et sociale qu'il avait ébauchée au temps où il commençait à fonder des communautés villageoises : ses interrelations ne sont plus que promiscuité ou concurrence.

Ainsi, en érigeant l'individualisme au niveau de modèle général, l'orpaillage rejette l'anomie transitoire à l'état de crise latente. Et l'immigration massive qu'il provoque parallèlement, rend bientôt cette crise irréversible : peu à peu s'instaure une véritable "situation de foule", non seulement dans l'intérieur animé par un trafic permanent d'hommes et de biens, mais aussi dans les bourgs côtiers qui deviennent autant de relais. Mais cet or qui stimule l'individu au point de justifier l'inorganisation sociale et l'appauvrissement culturel, ne donne naissance qu'à une prospérité économique factice : la Guyane ne vit plus que du commerce qu'il suscite ; tous les autres secteurs d'activités ont été désarmés. Pourtant, l'or est voué à disparaître : les gisements de surface, seuls exploitables par les techniques rudimentaires des petits orpailleurs, finissent par s'épuiser. Néanmoins, l'artifice a duré quelques trois quarts de siècle.

Au sortir de cette longue période d'orpaillage, le désarroi économique est donc profond. Mais de surcroît, il fait résurger les problèmes d'intégration jusqu'alors ajournés. La crise éclate, manifeste et d'autant plus grave qu'elle est totale, à la fois sociale et économique.

Tandis qu'ils perdent leurs commerçants, et par là-même se vident de leur unique source de vitalité, les bourgs du littoral s'emplissent de tous les orpailleurs que la mine leur rend, et qui sont pour eux autant de chômeurs. Si les immigrants qui en ont les moyens regagnent leurs pays d'origine, si certains mineurs partent tenter l'aventure de la ville, tous ceux qui sont contraints à rester parce qu'ils sont vieux et aussi pauvres qu'autrefois, n'ont d'autre ressource que le retour à l'abattis.

C'est ainsi que renaît l'agriculture traditionnelle à Régina : confronté à un même milieu naturel, n'ayant pour outils que la hache et le sabre d'antan, l'orpaillageur retrouve spontanément les gestes de la culture itinérante sur brûlis. Mais on ne saurait parler de véritable tradition : le maintien des techniques archaïques est en fait une reprise, un phénomène de résurgence, voire de convergence, et non point de résistance ;

par ailleurs, on chercherait vainement des éléments de tradition dans les autres domaines culturels. Entre l'actuelle Régina et les communautés naissantes des lendemains de l'émancipation, il y a près d'un siècle d'orpaillage et d'individualisme. Et l'on ne sera pas étonné de constater que les pratiques collectives qui tendaient autrefois à cimenter peu à peu la cohésion du groupe, sont aujourd'hui presque inexistantes.

En réalité, si le problème de l'intégration sociale et de la construction culturelle se pose au paysan créole de ce milieu de XX<sup>ème</sup> siècle avec la même acuité qu'à l'esclave libéré, le contexte dans lequel il se situe a profondément changé. On ne vit plus des produits d'un abattis vivrier comme on en pouvait vivre cent ans auparavant ; de surcroît, il est des habitudes de consommation acquises durant l'orpaillage et sur lesquelles il est désormais impossible de revenir. Les bourgs actuels ne peuvent donc pas recréer la dimension collective par la seule organisation de la survie dans le labour agricole, et ceci d'autant moins qu'ils ne regroupent jamais qu'une somme de personnes disparates, où les immigrants des Antilles françaises et surtout anglaises tiennent une large part, et dont les souvenirs collectifs se bornent au passé individualiste et anonique de la vie "dans les bois".

Telle est la crise. Sans cohésion ni ressource, les villages ruraux n'ont aucun moyen de la dépasser. Alors, la réponse vient de l'extérieur : l'administration se substitue à la collectivité défaillante pour lui assurer la survie ; c'est la solution "départementale". Les bourgs deviennent communes, et une politique d'assistance tente de remédier à la paupérisation.

Cependant, la crise demeure : elle n'a fait que repasser du manifeste au latent. Car l'unité communale n'intègre pas les membres qu'elle regroupe. Elle se contente de juxtaposer des intérêts individuels. En distribuant des subventions et des aides sociales à titre personnel, en gonflant le nombre d'emplois et de "jobs" du secteur public, l'Etat français maintient le règne de la motivation économique individualiste que l'or avait fait naître, et prolonge en quelque sorte l'artifice.

C'est sous cet angle qu'il faut essayer de comprendre les faits de tradition et de changement apparemment observables aujourd'hui : ils ne sont, au fond, que les aspects extrêmes que peut revêtir l'impact administratif. A Régina, on permet à une agriculture de subsistance, de type archaïque, de se perpétuer, en multipliant les aides, allocations et subventions. A Mana, au contraire, on veut pronulguer un certain modernisme : on a suggéré aux paysans de former un groupement ; on leur conseille de demander des concessions de terrain en bordure de route ; on les pousse à étendre les cultures maraichères. Mais dans la mesure où le modèle individualiste est soigneusement entretenu, ces transformations

ne sont jamais vécues en termes de collectivité, et le changement qui en résulte n'est qu'un placage artificiel. La preuve en est que le Syndicat agricole, qui représente, a priori, l'innovation moderniste par excellence, n'est ici pas perçu par ses adhérents comme un organe collectif, mais comme un moyen légal d'obtenir des avantages personnels.

Au bout du compte, si elle tente de pallier la crise, la solution départementale ne la résoud pas. Elle a hérité toutes les contradictions du passé. Et c'est finalement dans la succession des situations antérieures d'esclavage et d'orpaillage que réside toujours la clef des problèmes actuels de la Guyane rurale.

---